

MÉTAMORPHOSES

ANTIQUES ET MODERNES

Choix de textes
accompagnés d'annexes littéraires et artistiques,
présenté par les étudiants de première année
des TD « Édition informatisée des textes littéraires »
2015-2016

Faculté LESLA
Département des Lettres
Édition informatisée des textes littéraires
Année universitaire 2015-2016

UNIVERSITÉ
LUMIÈRE
LYON 2

MYTHE DE PHAÉTON

L'*HYBRIS* ET SES CONSÉQUENCES
LA SYMBOLIQUE SOLAIRE

LE MYTHE DE PHAÉTON DANS *LES MÉTAMORPHOSES* (LIVRE II)

Le mythe de Phaéton, qui ouvre le second livre des *Métamorphoses* d'Ovide, s'étend sur quatre épisodes : dans le premier, nous voyons le jeune Phaéton, fils d'Hélios et de Clymène, se mettre en route pour aller à la rencontre de son père. En effet, son ascendance divine ayant été contestée, il veut en demander la preuve à Hélios lui-même. Le vœu qu'il émet, conduire son char, lui est accordé à contrecœur ; la seconde partie relate la course de Phaéton dans les cieux. Celle-ci est si catastrophique que dans la troisième, ayant provoqué une véritable apocalypse, le garçon est foudroyé par Zeus ; le dernier épisode, que nous n'étudierons pas, relate le deuil des proches de Phaéton.

L'étendue de ce mythe dans les *Métamorphoses* s'explique par l'ampleur des thématiques qu'il soulève, ainsi que par sa portée didactique. Le thème de la paternité y est très présent, avec une figure solaire, symboliquement masculine, divine et dont la puissance dépasse même, dans son domaine propre, celle des plus grands dieux ; cette filiation est écrasante pour Phaéton : il se veut l'égal de son père sans avoir bénéficié ni de sa présence ni de son enseignement, et sans même écouter ses recommandations. Ainsi, son hérité divine ne lui est d'aucun secours, ce qui pose la question encore très actuelle de l'inné et de l'acquis.

Si l'orgueil de Phaéton le rend inconscient, ce sont ses passions qui le mènent à sa perte : symbolisées par les chevaux du char solaire, que seule une main expérimentée et un homme mature sont à même de maîtriser, c'est pour ne pas avoir su en maintenir la bride qu'il est foudroyé. Une fois dans le ciel, le domaine des dieux mais aussi, symboliquement ici, celui des adultes, le garçon qui n'était en rien préparé à une telle expérience, terrifié, perd tout contrôle.

Le mythe de Phaéton est celui d'un personnage qui, ayant voulu monter plus haut que ne le lui permettait sa condition de jeune homme, tombera plus bas que la terre des hommes, précipité dans la mort alors qu'il se trouvait dans la fleur de l'âge, et regretté par ses parents. Le péché d'*hybris* (orgueil et démesure) est parfaitement illustré, et la mise en garde contre la désobéissance, très nette, fait de ce mythe une véritable leçon adressée à la jeunesse antique, parfaitement semblable à la nôtre en ce qu'elles partagent ce phénomène, fatal, que l'on nomme aujourd'hui la crise d'adolescence.

Julie MOURVILLIER

Phébus permet à Phaéton de conduire son char : Livre II, 1-152

Fils de Clymène, Phaéton n'a jamais rencontré son véritable père, le dieu du soleil, Hélios. Après que son ascendance a été remise en cause, le jeune homme part à la rencontre de son père, au palais du Soleil, afin d'obtenir une preuve de sa filiation divine.

Le palais du Soleil élançait bien haut ses colonnes altières, il brillait
sous l'or scintillant et le pyrope¹ imitant des flammes ; l'ivoire

¹ Pyrope : cet alliage de cuivre et d'or a l'éclat du soleil.

resplendissant recouvrait la faîte des toits et des portes doubles rayonnaient avec l'éclat de l'argent. [...]

Sitôt arrivé au palais par un chemin en pente, le fils de Clymène² pénétra sous le toit du père dont il doutait être le fils, et dirigea tout de suite ses pas vers la personne de son père, s'arrêtant toutefois à bonne distance, car il ne supportait pas son éclat trop proche. Voilé dans un vêtement de pourpre, Phébus trônait sur un siège étincelant d'émeraudes éclatantes. À droite et à gauche se tenaient le Jour, le Mois, l'Année, les Siècles et les Heures, placées à intervalles réguliers³; [...] Au centre, le Soleil en personne, de ses yeux qui voient tout, aperçoit le jeune homme effrayé par ce spectacle nouveau et dit : « Pourquoi ce voyage ? Qu'es-tu venu chercher en cette citadelle Phaéton, pour ton père progéniture incontestable ? »

Il répond : « Ô lumière commune à l'immense univers, Phébus, mon père, si tu me permets d'user de ce nom et si Clymène ne dissimule pas une faute sous un mensonge⁴, père, donne-moi des gages qui m'autoriseront à croire que je suis vraiment ton fils et arrache ce doute de mon esprit ! » Il avait fini de parler ; son père déposa les rayons scintillants qui lui entouraient la tête et ordonna au garçon de s'approcher ; après l'avoir embrassé, il dit : « Tu es digne que je ne refuse pas que tu te dises mon fils, et Clymène a dit vrai sur ta naissance. Pour t'éviter de douter encore, demande-moi le présent que tu veux, je te l'accorderai et tu l'emporteras. Que ma promesse ait pour garant le marais par lequel jurent les dieux⁵, et que mes yeux n'ont jamais vu. » Il avait à peine fini, et Phaéton aussitôt demande le char paternel, et le droit de conduire tout un jour durant les chevaux aux pieds ailés.

Le père regretta son serment ; secouant trois ou quatre fois sa tête éclatante, il dit : « J'ai parlé inconsidérément, influencé par tes paroles. Ah ! Si je pouvais renier ma promesse ! Je l'avoue, mon fils, c'est la seule chose que je te refuserais. Je puis t'en dissuader ; ce que tu veux n'est pas sans danger ; ce que tu exiges est une mission importante, Phaéton, qui ne convient ni à tes forces, ni à un enfant de ton âge⁶. Tu es mortel, et ta demande n'est pas celle d'un mortel. Tu tentes même, inconscient, d'obtenir plus que ce qui pourrait échoir aux dieux ; que chacun se complaise en ses possibilités, mais personne n'est à même de tenir sur le char de feu, sinon moi ; même le maître du vaste Olympe, dont la droite

² Phaéton est désigné ici par son lien de parenté maternel, sa filiation avec Hélios n'ayant pas encore été attestée.

³ Le cycle du soleil gouverne toutes les divisions du temps.

⁴ Clymène aurait pu dissimuler par un mensonge sa liaison avec un amant moins glorieux qu'Hélios.

⁵ Allusion au Styx, fleuve des Enfers garant de serments inviolables.

⁶ Hélios insiste sur la double condition de Phaéton : à la fois enfant et mortel. Il l'invite à en prendre conscience avant qu'il ne soit trop tard et à ne pas céder au péché d'*hybris*.

terrible lance la foudre dévastatrice, ne pourrait conduire mon char. Et que connaissons-nous de plus grand que Jupiter ?

Le premier tronçon est raide, et mes chevaux, frais reposés le matin, l'escaladent avec peine ; la partie centrale est très élevée dans le ciel, et, moi-même, souvent, voyant de là-haut la mer et la terre, je prends peur, et mon cœur tremble d'un épouvantable effroi. Le dernier tronçon, en pente, exige une maîtrise certaine ; et même, m'accueillant dans les eaux qui lui sont soumises, souvent Téthys craint à ce moment-là de m'y voir précipité tête en avant⁷. Ajoute que le ciel est emporté en une révolution constante, et qu'il entraîne en une rapide rotation les astres élevés. Je lutte à contresens, mais l'élan qui emporte tout ne m'emporte pas et je me déplace à contre-sens de leur tour endiablé. Imagine détenir mon char ; que feras-tu ? [...] Et ces chevaux, enhardis par les feux de leur poitrail qu'ils exhalent par la bouche et les naseaux, ce n'est pas à toi de les conduire ; ils me tolèrent à peine, dès que s'est allumé leur souffle ardent, et que leur tête rejette les brides. Toi, mon fils, évite-moi la responsabilité d'un présent funeste, et, tant qu'il en est temps encore, formule un vœu plus sage. Sans doute, pour te croire issu de mon sang, veux-tu un gage sûr ? Ma peur même te le fournit, ma crainte de père atteste assez ma paternité. Tiens, vois mon visage ; si seulement tes yeux pouvaient s'introduire dans mon cœur et y surprendre les soucis de ton père ! Enfin, regarde autour de toi comme le monde est riche : parmi tant de biens si grands dans le ciel, la terre et la mer, demandes-en un ; tu ne souffriras aucun refus. Je veux te détourner de ce qui est un châtement, non un honneur ; tu exiges un châtement, Phaéton, non une faveur ! Pourquoi, ignorant, entoures-tu mon cou de tes bras caressants ? N'en doute pas, tu recevras, - je l'ai juré par les eaux du Styx -, tout ce que tu auras souhaité ; mais, fais un souhait plus sage. »

Le dieu avait fini ses recommandations ; son fils pourtant les repousse et persiste dans son projet, brûlant du désir de conduire le char. Alors le père, après avoir différé autant qu'il le peut, mène le jeune homme au char imposant, présent de Vulcain. D'or étaient les essieux, d'or le timon, d'or les cercles ornant les roues, d'argent tous les rayons ; sur le joug, des chrysolithes et des gemmes régulièrement disposées renvoyaient à Phébus le reflet de son lumineux éclat.

Tandis que le noble Phaéton admire et examine l'œuvre, voici que, du côté du levant éclairé, la vigilante Aurore ouvre ses portes empourprés et ses cours pleines de roses ; les étoiles s'enfuient [...]. Dès que Titan voit [...] le monde se colorer de rose, et s'évanouir les extrémités des cornes de la lune, il commande aux Heures rapides d'atteler les chevaux. Les déesses

⁷ Tethys, déesse marine, fille d'Oùranos et de Gaïa, peut parfois craindre que le char du Soleil ne s'engloutisse dans les eaux.

agiles exécutent les ordres ; elles font sortir des écuries du ciel les chevaux aux naseaux cracheurs de feu, repus du suc de l'ambrosie⁸, et les revêtent de harnais sonores. Alors le père enduit le visage de son fils d'un onguent sacré et le rend résistant à la flamme dévorante ; il lui couvre la chevelure de rayons, et de son cœur angoissé poussant des soupirs annonciateurs de douleur, il lui dit :

« Petit, si au moins tu peux suivre ces conseils de ton père, évite l'aiguillon et tiens les rênes fermement serrées ! Les chevaux avancent d'eux-mêmes ; c'est dur de retenir leur élan. [...] Et pour répartir également la chaleur entre ciel et terre, ne descends pas ton char, ne le déplace pas vers le haut éther⁹. Si tu sors de la voie, trop haut, tu mettras le feu aux toits du ciel, trop bas, tu brûleras les terres ; au centre, tu iras le plus en sécurité. Tiens-toi entre les deux ; je confie le reste à la Fortune, souhaitant qu'elle t'aide et veille sur toi, mieux que toi-même. [...] Il ne nous est pas loisible de tarder ; on nous réclame, les ténèbres ont été chassées et l'aurore luit. Prends les rênes en main ou, si ton cœur peut changer¹⁰, fais usage de mes conseils, non pas de mon char ! [...] » Phaéton s'installe sur le char que n'alourdit pas son corps juvénile, il s'y tient debout, tout au plaisir de manier les rênes légères, et de là il rend grâce à son père bien contrarié.

Le vol catastrophique de Phaéton : Livre II, 153-271

Entre-temps, les rapides chevaux du Soleil, Pyrois, Éous, Éthon, et Phlégon le quatrième, emplissent les airs de leurs hennissements, ils sont pleins de feu et frappent de leurs sabots leurs barrières. Dès que Téthys, ignorant le destin de son petit-fils, eut repoussé ces barrières¹¹, leur donnant accès au ciel immense, ils prennent leur élan, agitent leurs pieds dans les airs, déchirent les nuages au passage [...]. Mais le char était d'un poids léger, que ne pouvaient reconnaître les chevaux du Soleil ; le joug n'avait pas son poids habituel. [...] Sentant cela, les quatre bêtes de l'attelage aussitôt accélèrent, quittent la piste tracée et ne prennent pas la direction d'avant. Phaéton a peur ; il ne sait ni par où tirer les rênes qu'il a en mains, ni où est sa route et, s'il savait, il ne maîtriserait pas les chevaux.

⁸ L'ambrosie est la nourriture des dieux.

⁹ Zone la plus haute des cieux, territoire des dieux.

¹⁰ Hélios enjoint son fils à renoncer à son projet ; engagé par son serment, le Soleil ne peut lui-même refuser ce qu'il a promis. Ses mises en garde et ses implorations montrent la profondeur de l'affliction de ce père, conscient de mener son fils à sa perte, et pourtant incapable de l'en empêcher.

¹¹ Téthys, déesse de la mer, est la mère de Clymène et donc la grand-mère de Phaéton.

Alors, pour la première fois, le Septentrion glacé s'échauffa sous les rayons et tenta, en vain, de plonger dans la mer interdite¹². [...]

En fait, dès que, du haut de l'éther, l'infortuné Phaéton aperçut les terres qui s'étendaient bien loin, tout en bas, il pâlit, ses genoux se mirent à trembler d'une crainte soudaine, et, au sein de tant de lumière, des ténèbres couvrirent ses yeux. À présent, il préférerait n'avoir jamais touché les chevaux de son père ; il regrette de connaître son origine et de voir ses prières abouties. [...] Ne sachant que faire, il reste figé ; il ne peut ni relâcher, ni retenir les rênes ; il ignore même les noms des chevaux. Il voit aussi d'étranges choses éparses en divers points du ciel et, tremblant d'effroi, découvre des figures de bêtes monstrueuses. Il est un endroit où le Scorpion creuse ses pinces en arcs jumeaux : avec sa queue et ses bras fléchis de part et d'autre, il étend ses membres sur l'espace de deux signes. Dès qu'il l'aperçut, tout gluant et suant un noir venin, menaçant de le blesser de son dard recourbé, l'enfant, incapable de penser, glacé d'épouvante, lâcha les rênes.

Dès que ces brides lâchées touchent le haut de leur échine, les chevaux sortent de leur route et, rien ne les retenant plus, gagnent des régions inconnues ; là où les mènent leur élan ils se précipitent au hasard ; sous le haut éther, ils se heurtent aux étoiles fixes, entraînant le char hors des chemins tracés ; tantôt ils gagnent les sommets, tantôt pentes et précipices les emportent vers des zones plus proches de la terre. [...]

Les points les plus élevés de la terre sont la proie des flammes ; elle se fend, se crevasse et se dessèche, privée de sève. Les pâturages blanchissent, l'arbre avec ses feuilles est en feu et la moisson séchée s'offre comme matière à sa propre perte. Il y a pire. De grandes cités avec leurs remparts périssent, des incendies transforment en cendres des territoires entiers et leurs populations. Des forêts avec les montagnes se consomment. [...]

Alors Phaéton voit que l'univers en toutes ses parties est en feu et il ne résiste pas à des chaleurs si excessives ; il respire l'air brûlant comme s'il sortait d'une fournaise profonde, et sent que son char est en train de chauffer à blanc ; il ne peut supporter les cendres et le tourbillon de poussière, enveloppé de toutes parts par une fumée brûlante. Ne sachant ni où il va ni où il est, couvert d'une obscurité de poix, il se laisse emporter, au gré de ses chevaux ailés.

C'est alors, croit-on, que les peuples d'Éthiopie sont devenus noirs, quand leur sang fut attiré à la surface de leurs corps¹³ ; alors la Libye

¹² Les étoiles le plus haut placées, notamment les constellations connues sous le nom de *Septentriones* (dont la Grande Ourse), sont toujours visibles et ne « plongent jamais sous la mer », comme le dit Homère (*Iliade*, 18, 487-489). La mer leur est ainsi « interdite ».

¹³ Pour les Anciens, le nom « Ethiopiens » désigne tous les peuples de couleur noire. Ovide donne ici au mythe une fonction étimologique : il expliquerait l'origine de la couleur de peau des habitants d'Afrique, ainsi que la présence de déserts sur ce continent.

devint aride, une fois l'humidité absorbée par la chaleur. [...]Le sol tout entier s'entrouvre, et la lumière pénètre dans le Tartare par les crevasses, effrayant le roi des enfers et son épouse ; la mer se retire et une plaine de sable aride remplace ce qui naguère était l'océan ; [...]

La mort de Phaéton : Livre II, 272-332

Toutefois la Terre nourricière était entourée par l'océan, se trouvant entre les eaux de la mer et les sources partout tariées, qui s'étaient enfouies dans les obscures entrailles maternelles ; desséchée, elle souleva jusqu'au cou son visage oppressé, posa la main sur son front et, dans un grand tremblement ébranlant tout, elle s'affaissa légèrement [...] puis, de sa voix sainte, se mit à parler ainsi : « Si c'est ta volonté, si je l'ai mérité, pourquoi laisser ta foudre au repos, ô dieu des dieux ? Puisque je vais périr par les forces du feu, laisse-moi périr par ta foudre et, causant toi-même ma perte, allège-la. C'est à peine si je peux dénouer ma gorge pour parler ; » - la fumée lui avait fermé la bouche -, « vois mes cheveux calcinés, et ces cendres brûlantes sur mes yeux et sur mon visage ! Est-ce cela ma récompense, est-ce là l'honneur que tu me rends pour ma fertilité et mes services, moi qui subis les blessures du soc crochu et des herses, qui suis à l'épreuve toute l'année, moi qui assure aux troupeaux feuillages et suave nourriture et aux humains récoltes, moi qui vous procure aussi de l'encens ? [...] »

Alors le père tout-puissant attesta devant les dieux et devant celui même qui avait cédé son char que, s'il ne lui portait secours, le monde entier périrait, écrasé par le destin¹⁴ ; ensuite il gagna le sommet de la haute citadelle, d'où il déploie d'habitude les nuages sur toute la terre, d'où il ébranle le tonnerre, brandit et lance la foudre. Mais il ne trouva alors ni nuages pour couvrir les terres ni pluies à faire tomber du ciel. Il fait retentir le tonnerre et, balançant sa foudre à hauteur de son oreille droite, il l'envoie sur l'aurige¹⁵, lui enlevant à la fois sa vie et son char, et ainsi arrête de ses feux cruels les feux du Soleil. Les chevaux désesparés bondissent dans des sens opposés, arrachent le joug de leur cou, brisant et abandonnant leurs rênes. Ici traînent des harnais, là un essieu détaché du timon, de ce côté, on voit les rayons des roues brisées et les restes du char déchiqueté épars sur un large espace.

Phaéton, dont les cheveux rutilants étaient la proie des flammes, roule tête en avant ; il est emporté, traçant à travers l'espace une longue traînée ; ainsi parfois, dans un ciel serein, une étoile, même si elle ne tombe pas,

¹⁴ L'intervention de la Terre-Mère, divinité révéérée, a été décisive.

¹⁵ Conducteur de char ; ici, Phaéton.

peut sembler tomber. Loin de sa patrie, dans une tout autre partie du monde, le grand Éridan¹⁶ le recueille et baigne son visage encore fumant. Les Naïades d'Hespérie¹⁷ confient à un tombeau son corps consumé par la flamme aux trois dards ; et elles inscrivent sur la pierre un poème : « Ci-gît Phaéton, qui fut l'aurige du char de son père ; « Il ne put le maîtriser, mais sa grande témérité le perdit. » Son malheureux père, malade de douleur, avait voilé son visage et s'était caché¹⁸ ; et, si du moins nous pouvons croire la tradition, tout un jour se passa sans soleil ; la lumière venait des incendies, qui, dans ce malheur, eurent au moins quelque utilité.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre II, vers 1-332

¹⁶ L'Éridan est un dieu-fleuve, généralement associé au Pô.

¹⁷ Sœurs de Phaéton ; la suite du mythe les voit, de chagrin, se métamorphoser en saules dont les coulées de sève figurent des larmes éternelles.

¹⁸ Le deuil d'Hélios est marqué par une éclipse, phénomène qui inquiétait les hommes dans l'Antiquité. Cette évocation d'un phénomène naturel est à l'origine d'une théorie selon laquelle le mythe de Phaéton, comme c'est le cas pour le Déluge, aurait été inspiré par un événement réel qu'il chercherait à expliquer.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Mythe d'Icare dans les *Métamorphoses* Une ascension fatale

Le mythe d'Icare, raconté par Ovide au livre VIII des *Métamorphoses*, présente de grandes ressemblances avec celui de Phaéon. En effet Icare, qui tente de s'évader, par la voie des airs, avec son père Dédale, du labyrinthe où tous deux sont enfermés, sera victime d'une chute fatale due à son imprudence. Afin de mieux comprendre les raisons de l'enfermement de Dédale et Icare dans le labyrinthe gardé par le Minotaure, voici une brève présentation de la suite d'événements aboutissant à la chute mortelle d'Icare.

Dans la mythologie grecque, Dédale est présenté comme un inventeur et un architecte. Il fabriqua pour la reine Pasiphae, femme de Minos, roi de Crète, une vache en bois revêtu de cuir pour lui permettre de s'accoupler au taureau offert par le dieu Poséidon. De cette union entre Pasiphaé et le taureau naquit le Minotaure. Minos, fou de rage, demanda à Dédale de concevoir une prison pour enfermer ce monstre à tout jamais : le labyrinthe. Par la suite, Dédale l'ingénieur montra à Ariane, fille de Minos et Phasiphae, comment aider à faire sortir du labyrinthe l'amour de sa vie, Thésée, qui s'était porté volontaire pour tenter de vaincre le Minotaure. Furieux que Dédale ait fourni de l'aide à sa fille et son amant et dans un esprit de vengeance, Minos emprisonna Dédale et son fils Icare dans le labyrinthe. Ne pouvant emprunter ni les voies terrestres, ni les voies marines, surveillées, l'ingénieur Dédale construisit deux paires d'ailes afin de pouvoir s'échapper. C'est lors de l'évasion de Dédale et Icare qu'a lieu la fameuse chute d'Icare, sujette à de nombreuses représentations artistiques et littéraires : c'est à vouloir voler trop près du soleil que l'on finit par se brûler les ailes.

L'ascension céleste est l'un des thèmes majeurs de tous les rituels et mythologies religieux. Quant aux ailes, elles sont l'incontournable symbole de l'envol, du léger, de l'immatériel, de l'élévation vers le Sublime, ce lieu inaccessible qu'est le Ciel. L'aile exprime l'appartenance au domaine céleste, l'élévation au-dessus de la Terre. Avoir des ailes, c'est donc pouvoir quitter le terrestre pour le céleste et donc tenter sa chance au royaume des dieux.

Le mythe de la chute d'Icare est davantage encore inscrit dans la conscience collective que celui de Phaéon. En effet, l'expression répandue « se brûler les ailes » fait référence à la terrible et dramatique chute d'Icare qui, dans son imprudent orgueil, s'est trop approché du Soleil. Ainsi dans cet extrait est abordé le grand thème de l'*hybris*, toutefois de façon moins évidente que dans le mythe de Phaéon, car le coup de projecteur est plus porté sur la crainte et le désespoir de Dédale que sur l'erreur d'Icare. Icare, qui, à la différence de Phaéon, n'a rien à prouver : il est simplement rattrapé par sa témérité lors de son vol.

Ce passage traite également de l'inexpérience du jeune homme qui ne sait faire bon usage des conseils prodigués par son père, alors que celui-ci ne cherche qu'à le protéger. En toile de fond apparaît également le thème de la perte de l'être cher et de l'impossibilité de le sauver. Enfin, existe dans cet extrait un bel hommage rendu au fils aimé : une mer et une île portent aujourd'hui le nom d'Icare en Grèce. Surtout, en écho au mythe de Phaéon, la figure du père est fondamentale, mais ici le contexte change : le père et le fils ont l'obligation de fuir pour sauver leurs vies. Dans le mythe de Phaéon et de sa conduite du char paternel, seule la volonté de prouver quelque chose est

traitée, l'intervention des dieux tue Phaéton ; Icare, lui, n'est tué que par son imprudence. Icare ne mérite en aucun cas de mourir puisque son geste n'a aucune incidence sur la pérennité de la Terre et de ses habitants. Cependant, comme le pressent Dédale, le vol ne peut prendre qu'un tournant catastrophique, face au danger représenté par cette invention aussi artistique qu'ingénieuse qui consiste à donner des ailes aux humains, tout comme le Soleil était inquiet pour le vol de Phaéton.

Toutefois ici, Icare est symboliquement puni par les dieux pour avoir voulu être leur égal : voler est un privilège réservé aux dieux et de simples mortels ne peuvent user de ce pouvoir. Cette perte de contrôle face au plaisir de voler, du fait d'un manque de maturité, le mène à sa perte : il en oublie les consignes de son père, ainsi que la trajectoire à suivre, tout comme Phaéton. Ce changement de comportement est aussi soudain que cruel, sa jeunesse le rattrape et sa spontanéité le tue puisqu'en s'approchant trop près du Soleil, il réduit en cendres l'œuvre de son père, qui était censée le sauver. Icare est donc la figure symbolique de l'aspiration des hommes à s'élever comme les oiseaux dans les airs, à s'y déplacer sans souffrir de la pesanteur, en s'affranchissant des liens de l'attraction terrestre. Il est le symbole du courage, préférant courir le risque de croiser la mort pour tenter de récupérer sa liberté, donc sa vie, plutôt que de rester enfermé à jamais dans le labyrinthe. Mais il donne aussi l'image de l'imprudence et de la désobéissance aux ordres de son père. L'orgueil pousse souvent les Hommes à tenter des actions qui les dépassent bien qu'ils s'en croient capables.

Clélie ROBIN

Lorsqu'il eut mis la dernière main à l'œuvre entreprise, l'artisan [Dédale] équilibra lui-même son corps entre ses deux ailes et resta suspendu dans l'air qu'il mettait en mouvement. Il équipa aussi son fils et dit : « Icare, je te conseille de voler sur une ligne médiane, car, si tu vas trop bas, l'eau risquerait d'alourdir tes plumes, et trop haut, le feu du soleil pourrait les brûler. Vole entre les deux. Ne regarde ni le Bouvier, ni Hélios ni l'épée brandie d'Orion¹⁹, c'est mon ordre ; suis ta route, en me prenant pour guide ! » En même temps, il lui transmet les règles du vol et adapte à ses épaules des ailes qu'il ne connaît pas²⁰. Pendant que l'homme mûr s'affairait et donnait ses conseils, ses joues se mouillèrent et ses mains de père se mirent à trembler. Il donna à son fils des baisers qu'il ne répéterait plus²¹ et, soulevé par ses ailes, il s'envole le premier, soucieux de son compagnon, comme l'oiseau qui pousse du nid dans l'espace sa tendre progéniture ; Dédale l'exhorte à le suivre, l'initie à son art maudit²², agite ses propres ailes et se retourne, regardant celles de son fils. Un pêcheur

¹⁹ Noms de constellations.

²⁰ Phrase ambiguë : Dédale doute de ses compétences et craint que son fils n'en fasse les frais. Il a conscience de toucher à un domaine qui le dépasse : malgré le renom qu'il doit à ses inventions, voler reste hors de portée d'un simple mortel.

²¹ L'auteur annonce délibérément l'issue du vol d'Icare et de Dédale, ce qui donne un côté encore plus pathétique à la scène et instaure d'emblée un sentiment de désespoir dont seul Dédale a conscience.

²² Nous avons toujours cette idée que ce vol sera fatal à son fils. Toutefois, on peut noter aussi un jugement moral. Ici l'auteur effectue une véritable mise en garde, nous rappelant que nous touchons bien au domaine des dieux. C'est donc la fameuse *hybris* qui est fustigée.

prenant des poissons à l'aide d'un roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur penché sur sa charrue, les virent, restèrent interdits et prirent pour des dieux ces êtres capables de voyager dans l'éther. Déjà, sur leur gauche, se trouvait l'île de Junon, Samos – ils avaient dépassé Délos et Paros – ; sur leur droite se trouvaient Lébinthos et Calymné, riche en miel²³. C'est alors que l'enfant se sentit grisé par son vol audacieux, et cessa de suivre son guide ; dans son désir d'atteindre le ciel, il dirigea plus haut sa course. La proximité du soleil bientôt ramollit la cire parfumée qui servait à lier les plumes. La cire avait fondu ; Icare secoua ses bras dépouillés et, privé de ses ailes pour ramer, il n'eut plus prise sur l'air, puis sa bouche qui criait le nom de son père fut engloutie dans la mer azurée, qui tira de lui son nom²⁴. De son côté, son malheureux père, qui n'est plus père désormais, déclara : « Icare, où es-tu ? Dans quel endroit dois-je te chercher ? » « Icare, » disait-il ; il aperçut sur l'eau des plumes, maudit son art et honora d'un tombeau le cadavre de son fils, et cette terre fut désignée²⁵ par le nom du défunt inhumé.

Ovide, La chute d'Icare, *Les Métamorphoses*,
Livre VIII, 200-235

²³ Ovide énumère ici les noms de différentes îles.

²⁴ La mer Icarienne est une partie de la mer Méditerranée située dans la mer Égée, elle se trouve au sud-est de la Grèce, au milieu des îles.

²⁵ Ikaria est une île qui se situe à l'est de la mer Égée, dans les Sporades orientales.

Victor HUGO, « Le Satyre » (extrait) : Une description épique du char solaire

Le poème « Le Satyre », de Victor Hugo, est publié en 1859 pendant l'exil de l'auteur, dans son recueil *La Légende des siècles*. Celui-ci était destiné à retracer l'évolution de l'humanité toute entière. Ensemble de scènes du passé, du présent et du futur, « c'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende », selon les termes employés par l'auteur dans sa préface.

« Le Satyre », situé dans la section « Seizième siècle-Renaissance. Paganisme » replonge le lecteur dans le monde de la mythologie antique, qui a été une importante source d'inspiration à la Renaissance. Ce long poème comporte quatre parties. L'extrait que nous reproduisons ci-dessous se situe dans la première : le Satyre, créature sauvage, impulsive, érotique, semait le désordre au pied du mont Olympe. Hercule intervint alors, et « l'amena devant Jupiter par l'oreille ». Le satyre est alors ébloui par ce qu'il voit sur l'Olympe, d'autant plus qu'il y arrive précisément au moment où le char du Soleil prend sa course, à l'aurore. C'est ce spectacle majestueux que décrit notre passage.

Hugo réécrit la description glorieuse faite par Ovide du départ du char du Soleil, qui entame sa course épique à travers le ciel.

On retrouve de nombreux éléments du texte d'Ovide : le char radieux, les portes de l'aurore qui s'ouvrent pour lui laisser passage, une petite apparition du Dieu Soleil, et surtout la description des chevaux – Pyrois, Éous, Éthon, et Phlégon. L'évocation de Hugo est surtout centrée sur ces animaux mythiques qui, par leur puissance sauvage (« ils se cabraient encore »), rappellent peut-être le Satyre lui-même. Le cheval Phlégon, qu'Ovide mentionne en dernier dans le texte fondateur, est nettement séparé, dans le poème de Hugo, des trois premiers : alors que ceux-ci, en avant, sont déjà dans le jour, lui est encore occupé à disperser les derniers restes de la nuit : « Il secouait des astres dans la nuit »...

Même si jamais il ne le nomme, la référence de Hugo au texte d'Ovide est évidente. Le Satyre amené par Hercule est aussi émerveillé et plein d'admiration devant le spectacle que l'était le jeune Phaéton devant le sublime palais de son père Phébus. La description n'est faite qu'à travers le regard du Satyre. C'est le caractère majestueux du spectacle qui est mis en avant par Hugo, ainsi que la victoire du jour sur la nuit. Cependant, il faut mentionner une différence importante : c'est ici Apollon qui conduit le char. Hugo a utilisé la description faite par Ovide mais il évacue le personnage de Phaéton.

Léa GUIRAUD et Mathilde GAILLARD

C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil ;
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables²⁶ d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe²⁷ effrayant, couvert d'yeux,
Éclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon²⁸ achevait d'atteler le quadrigé ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphyrs, d'onyx, de diamants²⁹,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers³⁰, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier³¹ secouait des astres dans la nuit.

Victor HUGO, « Le Satyre », *La légende des Siècles* (1859),
Livre VIII

²⁶ Formidables : impressionnants par leurs puissance.

²⁷ Orbe : cercle. Au sens premier, ce mot désigne la surface circonscrite par l'orbite d'une planète : il est donc particulièrement adapté à la description du char du Soleil.

²⁸ Aquilon : dans la mythologie, dieu des vents septentrionaux (du nord). L'aquilon est un vent violent et froid.

²⁹ Accumulation de pierres très précieuses qui illustrent la puissance du Soleil.

³⁰ Les premiers chevaux annoncent le petit matin, laissant sur leur passage « des gouttes de rosée ».

³¹ Le dernier cheval, Phlégon, est séparé des trois premiers, celui-ci laisse derrière lui « les astres de la nuit » et achève le triomphe du jour.

Hans Christian Andersen, *L'Oiseau Phénix* Une allégorie divine et solaire de la poésie

Andersen, auteur danois du XIX^e siècle, écrit *L'Oiseau Phénix* en 1850 ; ce court texte, classé parmi les contes, se trouve à la frontière de la poésie, dont il dresse une allégorie. Si l'auteur a puisé une grande partie de son inspiration dans la culture nordique, on retrouve dans son œuvre l'influence des symboles classiques, presque universels, véhiculés par la mythologie grecque.

Ce texte n'est pas écrit en référence au mythe de Phaéton, mais entre en résonance indirecte avec celui-ci. Comme Phaéton, l'Oiseau Phénix est le fils d'un dieu ; c'est une figure très liée au soleil : sa course, comme celle d'Hélios, dépasse les limites temporelles, matérielles et spatiales des humains. Incarnation de la poésie, cet être mythique divinisé rappelle la conception qu'en ont les romantiques. Le personnage de l'oiseau comme celui de Phaéton, tous deux fils de dieux et liés à la fois au monde des dieux et à celui des mortels, figurent le poète prophète tel que le décrit Victor Hugo dans « La Fonction du poète ». Il s'agit pour ces deux figures solaires d'inspirer les hommes en leur apportant la lumière ; si l'un – Phaéton – échoue et meurt par le feu, symbole de la passion, l'autre trouve dans ce feu une renaissance.

La lecture de *L'Oiseau Phénix* offre, *a posteriori*, une vision différente du mythe de Phaéton : dépassé par ses origines, orgueilleux et solitaire, passionné et égaré, le jeune homme, ni homme ni dieu, et dont l'envol appelle inéluctablement la mort, fait ainsi figure de héros romantique avant l'heure.

Julie MOURVILLIER

Au jardin de Paradis, sous l'arbre de la science, il y avait un rosier. Là, dans la première rose, naquit un oiseau, il volait comme la lumière, ravissantes étaient ses couleurs, splendide, son chant.

Mais lorsque Eve eut cueilli le fruit de la science, quand elle et Adam furent chassés du jardin de Paradis, tomba de l'épée enflammée de l'ange du châtement une étincelle dans le nid de l'oiseau, auquel elle mit le feu. L'oiseau mourut dans les flammes, mais de son œuf rouge s'envola un nouvel oiseau phénix, l'unique, le toujours unique. La légende raconte qu'il bâtit son nid en Arabie et que, tous les cent ans, il s'y brûle lui-même et qu'un nouveau phénix, le seul au monde, s'envole de l'œuf rouge.

L'oiseau volette autour de nous, rapide comme la lumière, couleurs splendides, chant magnifique. Quand la mère est au berceau de son enfant, il est près de l'oreiller et le battement de ses ailes fait une gloire autour de la tête de l'enfant. Il vole par la modeste maison et le soleil y luit, le pauvre bahut embaume la violette.

Mais l'oiseau phénix n'est pas seulement oiseau d'Arabie, il volette à la lueur de l'aurore boréale par les plaines de glace de Laponie, il sautille parmi les fleurs jaunes des brefs étés du Groenland³². Sous les rocs de

³² Au Groenland, la saison estivale va de mi-juin à mi-septembre ; dans le mythe de Phaéton, cette particularité était expliquée par le fait que le Groenland fasse partie de l'une des deux zones qu'Hélios ne traversait pas, prenant un chemin oblique qui ne passait que par trois des cinq que compose la Terre.

cuire de Falun³³, dans les mines de charbon d'Angleterre, il vole comme mite poudrée³⁴ au-dessus du livre de cantiques dans les mains du pieux ouvrier. Il descend en voguant sur la feuille du lotus les eaux sacrées du Gange, et les yeux de la jeune Hindoue s'éclairent à sa vue.

L'oiseau phénix ! Tu ne le connais pas ? L'oiseau de Paradis, le cygne sacré du chant. Il était sur le char de Thespis³⁵ comme un corbeau bavard, battant de ses ailes noires salies de lie ; le bec rouge et sonore du cygne glissait sur la harpe du chanteur d'Islande³⁶ ; il siégeait sur l'épaule de Shakespeare comme le corbeau d'Odin³⁷ et lui chuchotait à l'oreille : « Immortalité » ; il traversa la salle des chevaliers de la Wartburg³⁸ à la fête des chanteurs.

L'oiseau phénix ! Tu ne le connais pas ! Il t'a chanté La Marseillaise et tu baisas la plume qui tomba de son aile ; il vint dans l'éclat du Paradis et tu te tournas peut-être vers le moineau qui avait de l'or en feuilles sur les ailes³⁹.

L'oiseau du Paradis ! renouvelé tous les cent ans, né dans les flammes, mort dans les flammes, ton image encadrée d'or est accrochée dans les salles des riches, pour toi, tu voles souvent égaré et solitaire... seulement une légende : l'oiseau phénix d'Arabie.

Au jardin de Paradis, quand tu naquis sous l'arbre de la science, dans la première rose, Notre-Seigneur t'embrassa et te donna ton vrai nom : la poésie.

Hans Christian Andersen, *L'Oiseau Phénix* (1850)

³³ Ville de Suède.

³⁴ « Mite » désigne plusieurs espèces de petits papillons de nuit, bien que certains aient la particularité de voler exclusivement le jour. L'adjectif « poudrée » renvoie probablement à la poudre dont sont couvertes les ailes des papillons.

³⁵ Poète et dramaturge antique, considéré comme le plus ancien tragique grec. Son char est cité dans de nombreuses œuvres ; il rappelle les chars d'Hélios et d'Apollon, renforçant le lien qu'établit le texte entre lumière, soleil, vol et poésie.

³⁶ L'expression désigne un scalde, poète scandinave médiéval. Dans un autre conte d'Andersen dressant une allégorie de la poésie sous forme ailée, *L'oiseau du chant populaire (un état d'âme)*, l'oiseau naît non pas d'un œuf rouge mais de la harpe d'un scalde : « Mais au-dessus, aux derniers accents des cordes, comme s'il sortait tout droit de la harpe, un petit oiseau prit son essor, le plus ravissant des oiseaux chanteurs au ramage éclatant comme la grive, aux battements animés du cœur humain, accents de la patrie comme les entend l'oiseau migrateur. » En plus d'être très présente dans l'œuvre du Danois, la thématique des oiseaux perpétue la tradition de l'assimilation du chant des oiseaux à l'art littéraire, et du monde poétique au ciel, un espace supérieur, appartenant aux dieux.

³⁷ Dieu principal de la mythologie nordique, Odin est entouré de deux corbeaux, Hugin et Munin, représentant respectivement la pensée et la mémoire, qui lui racontent à l'oreille des nouvelles des mondes. L'auteur assimile indirectement Shakespeare à Odin, soit l'un des plus grands poètes et dramaturges au plus grand des dieux.

³⁸ Orthographié en français « Wartbourg », il s'agit d'un château allemand où eut lieu autour de 1207 un concours poétique qui fut par la suite mis en scène par Wagner.

³⁹ Référence au conte d'Andersen *Les familles de voisins*, 1847, où une femelle moineau méprisant la beauté est couverte de feuille d'or et admirée, à son grand désespoir, par tous ceux dont elle médisait.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Carlo Saraceni, *La Chute d'Icare*

La chute du fils, sous le regard impuissant du père

Artiste italien du XVII^e siècle, Carlo Saraceni (1576-1620) travaille particulièrement les différents tons, ainsi que les turbans et les draperies. Son style de peinture est très riche et permet de retranscrire de la manière la plus fidèle possible la vision populaire du mythe d'Icare. Carlo Saraceni a été formé par le célèbre peintre Caravage, c'est pourquoi il est appelé « caravagien ».

On trouve dans cette représentation une certaine sensibilité et une évidente poésie : la nudité du fils fait écho à son inexpérience de jeune garçon et la tenue de Dédale, qui est rouge, annonce la douleur du deuil. Cette nudité des personnages peut aussi faire penser à un certain caractère angélique. On note un style d'influence baroque, avec la représentation de l'eau mais aussi la forme des arbres, qui semblent torturés. La scène de la chute est représentée au premier plan, elle est ainsi mise en avant et se déroule devant les yeux de deux spectateurs en bas à gauche : un pêcheur et un cavalier.

Le cavalier pointe la scène avec son doigt pour avertir le pêcheur du drame, ce qui dirige les yeux de celui qui contemple vers cette terrible chute. Ces spectateurs semblent mener une vie paisible puisqu'ils sont représentés dans une scène de la vie quotidienne. D'autres témoins se situent en bas à droite de la scène et ont aussi le regard fixé, au loin, sur la scène. Ces spectateurs sont mis en contraste avec l'*hybris* démesuré d'Icare, qui lui, plutôt que de se contenter d'une vie terrestre, a tenté d'atteindre le monde céleste. De plus, on remarque que le paysage fait surtout office de décor car il constitue seulement un fond, il est secondaire et appuie le côté poétique de cette œuvre. L'eau est calme, et n'annonce donc pas le drame qui va se produire. Cependant certains éléments le laissent présager. En effet, un amas de nuages surgissant sur la gauche alourdit le ciel. De plus, le soleil ne joue pas son rôle et sa représentation fait penser à une éclipse avec notamment cet inquiétant gris qui le recouvre. Une atmosphère sombre règne donc autour de ce soleil qui n'a rien de lumineux, toujours dans un esprit d'annonce du drame de la chute mortelle. Cet élément concernant le soleil peut être mis en relation avec le mythe de Phaéton, dont le père se voile en apprenant son échec. Enfin, on peut constater que plus rien n'existe autour de cette chute durant les quelques secondes pendant lesquelles Icare et Dédale transpercent le paysage de leurs ailes : le temps de la chute est le temps du désespoir pour un fils et de l'impuissance pour son père. L'univers de Dédale et Icare est mis en opposition avec celui des spectateurs assistant à la scène : le quotidien du citoyen face à l'extraordinaire faculté de voler, qui touche au domaine des dieux.

La diagonale partant d'en haut à gauche allant jusqu'en bas à droite, marquée par la position des corps dans le ciel, sépare ainsi les vies rationnelles du pêcheur et du cavalier, de celles légendaires d'Icare et de Dédale. La chute verticale d'Icare et les plumes qui l'entourent montrent qu'il est perdu, qu'il est dans l'impuissance la plus totale. Il n'a pas suivi les consignes de son père et on remarque qu'il volait bien plus haut que lui du fait qu'il soit représenté au-dessus de ce dernier. Cette interprétation du mythe dissuade de l'envie de vouloir atteindre le ciel, domaine exclusif des dieux, et cette chute peut être ressentie comme une punition. Icare et son père se tendent la main mais il est déjà trop tard, on sent la détresse sur le visage des deux personnages.

Clélie ROBIN



La Chute d'Icare, Carlo Saraceni, 1600-1607

Huile sur toile, 34 x 54 cm, Musée national de Capodimonte, Naples

Pierre-Philippe Thomire, *Le Char de Phaéton* Phaéton au sommet de la course du temps

Cette pendule en bronze représentant Phaéton sur son char a été réalisée en 1805 par Pierre-Philippe Thomire, sculpteur et bronzier, surtout connu pour sa production de bronze d'ameublement. Contrairement à la plupart des représentations artistiques du mythe de Phaéton, celle-ci montre le jeune homme au sommet de sa course, dans une position glorieuse : il se tient droit, le doigt tendu et les rênes bien en main, les chevaux ne semblent pas lui désobéir ; on suppose qu'il s'agit du début de son périple, avant l'heure fatidique où, au zénith, il rencontre avec horreur les signes du zodiaque. Tout est plaqué d'or : le conducteur, les chevaux, même les nuages ; la couleur, qui montre qu'il s'agit d'un objet précieux, rappelle également le lever du soleil et évoque la beauté glorieuse de la jeunesse.

Si l'œuvre est parfois appelée *Le Char d'Apollon*, dieu auquel fut progressivement assimilé Hélios, plusieurs éléments ramènent au mythe de Phaéton : cette mise en avant esthétique de la jeunesse, la présence de quatre chevaux, la représentation de signes du zodiaque au niveau de l'arc sur lequel se trouve le char, reproduisant la voûte céleste, mais surtout une représentation du soleil lui-même sur le socle de la pendule. Ce n'est pas le dieu du soleil qui conduit le char, mais bien une figure humaine, son fils.

Le principal intérêt de cette œuvre tient à sa forme même, une pendule, dont les aiguilles tournent dans la roue droite du char : évoquée au tout début du mythe dans les *Métamorphoses*, la dimension temporelle des attributions du soleil est essentielle dans l'Antiquité : c'est à la position du soleil et des astres que fut d'abord mesuré le temps, et le mythe de Phaéton est également un mythe du temps. Il articule le temps ensoleillé du jour, de la jeunesse, de la vie et de ses pulsions brûlantes, représenté ici, à celui effrayant, après la chute, de la nuit, de la mort et du deuil.

Julie MOURVILLIER



Le Char de Phaéton, Pierre-Philippe Thomire, 1805

Pendule en bronze, 76 x 78 x 26 cm

Versailles, château du Roi Soleil

Les débuts de la construction du château de Versailles remontent à 1623. Cependant, c'est seulement sous le règne du grand Louis XIV que la cour entière s'y installe. L'illustre monarque fut surnommé le Roi Soleil parce qu'il marque l'apogée de la monarchie absolue de droit divin. Assimilé à un dieu, il n'est pas sans nous rappeler Phébus, le Dieu Soleil de notre mythe fondateur.

C'est pour cela que le château de Versailles entre en relation étroite avec le texte d'Ovide. A l'instar de celui du Dieu, le palais du roi Louis XIV « élance ses colonnes altières, et brille sous l'or ». On observe de nombreuses références au symbole solaire, et ce, dès l'entrée du château, avec, bien au centre sur le portail, un lumineux soleil aux traits humains, soulignant l'identification du Roi au Dieu.

Et si l'on pénètre dans les jardins du palais, impossible de passer à côté du Bassin d'Apollon ; construit entre 1668 et 1671 par Jean-Baptiste Tuby, il représente le mythe solaire d'Apollon avec son char, tiré par les quatre chevaux, les mêmes que ceux de Phébus. Représentant le Roi Soleil et sa puissance divine, la statue du bassin établit encore un lien explicite entre le mythe solaire d'Ovide et l'éminent souverain français, d'autant plus qu'il est situé exactement en face de la façade du château.

Léa GUIRAUD et Mathilde GAILLARD



Emblème solaire, Jules Hardouin Mansart, 1680

Grille Royale du château de Versailles



Bassin d'Apollon, Jean-Baptiste Tudy, 1668-1671

Jardin du château de Versailles

Icare d'Eudilos (graffiti urbain dans l'île d'Icarie) Icare en plein vol

Icare d'Eudilos est un graffiti qu'on peut apercevoir sur le périphérique de l'île d'Icarie (île grecque située dans la Mer Égée), où le corps de ce héros ailé est censé avoir été repoussé par les vagues. Cette œuvre d'art qui n'a pas de titre et qui porte la signature d'un artiste inconnu, se compose de deux motifs : à gauche nous avons une représentation cartographique de l'île d'Icarie, sur laquelle est indiquée la ville d'Eudilos ; à droite nous voyons Icare, possédant encore ses ailes, en pleine ascension vers le soleil. En effet la tête du jeune homme est plus illuminée que le reste de son corps, donnant l'impression que les rayons du soleil éblouissent son visage au moment où la chaleur va faire fondre ses ailes artificielles. Son corps est représenté comme particulièrement musclé, ce qui souligne sa force et sa virilité alors que dans le mythe Icare n'est qu'un adolescent plutôt androgyne.

Il est également important de mentionner qu'Icare, bien qu'étant victime de son *hybris*, cause de sa mort prématurée, reste pourtant une figure mythologique très valorisée chez les Icarionnes et les Grecs en général. C'est de lui que tirent leurs noms l'île d'Icarie, mais aussi l'Académie Hellénique des forces aériennes, littéralement dite en grec « École Icarienne / Σχολή Ικάρων », lui rendant ainsi hommage pour avoir été le premier homme à tenter de conquérir les cieux. Ainsi, les apprentis de l'Académie sont appelés « Icare » pendant leur entraînement tandis que, une fois celui-ci accompli, ils sont nommés « officiers pilotes ». Cela souligne le fait qu'Icare, jeune homme inexpérimenté, avait encore beaucoup à apprendre, comme les apprentis de l'Académie.

Signalons, enfin, qu'il existe un écusson, créé pour l'Académie, qui présente Icare en train de s'élaner vers le soleil, son corps stylisé évoquant la ligne aérodynamique d'un avion. Cette image est accompagnée d'une citation de Plutarque « *Ἄμμες δε γ' εσοόμεθα πολλώ κάρρονες / Nous, on va devenir meilleurs* » : cela montre clairement qu'en Grèce la figure d'Icare est valorisée comme symbole du surpassement de soi-même. Ce n'est pas son échec qui est mis en avant, mais sa glorieuse audace.

Georges KOTSAKIS



Graffiti représentant Icare ailé et la cartographie de l'île d'Icarie, Artiste Inconnu
Périphérie d'Icarie, Grèce

